



UN COQ QUI PLEURE ET CHANTE

EFER AROCHA

Je suis un peu polygraphe: alphabétiseur, fondateur de publications, libraire, peintre, sculpteur, ancien professeur d'université, conférencier, penseur et écrivain en exercice.

Ce thème présente de multiples entrées, académiques ou empiriques, orales ou écrites. Comme je ne suis ni enseignant ni professionnel du sujet, je me borne à souligner mon expérience ; J'ai confirmé que dans les langues, il y a des phénoménologies presque insurmontables.

L'un des problèmes fascinants que j'ai rencontrés en traduction, où le mot écrit ou oral perd son contenu, se trouve dans les aphorismes, dictons et expressions, par exemple : *Vale más pájaro en mano que ciento volando*. Ce serait une erreur de traduire « Un oiseau en main vaut plus que cent volant ». Ici le seul élément pour la transposition significative est un Equivalent ; voici le plus proche : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». Ou encore : *Camarón que se duerme se lo lleva la corriente* = « Qui paie ses dettes s'enrichit » ; *El silencio es más elocuente que la palabra* = « La Parole est d'argent, mais le silence est d'or » ; *Matar dos pájaros de un solo tiro* = « Faire d'une pierre deux coups » ; *De tal palo tal astilla* = « Tel père, tel fils », etc. Un autre aspect concerne les traductions des exclamations ; dans le livre de poésie de Ilio Novellino *Le papier de la nuit*, page 125, *coño* littéralement « chatte » est transposé en « merde », on aurait pu mettre aussi « putain », mais en aucun cas « chatte » :

Ce fut la prestidigitación du miel coulant sur l'orbe
Et dit merde quand je vois qu'il est l'heure de dormir ou d'étudier...

UN GALLO QUE LLORA Y CANTA

EFER AROCHA

Soy un poco polígrafo: alfabetizador, fundador de publicaciones, librero, pintor, escultor, exprofesor universitario, conferencista, pensador y escritor en ejercicio. Ilustración *Elanio del missisipio (Ictinia Missisissippiensis)*, Kevin Simón Mancera.

El tema presenta múltiples entradas, sean académicas o empíricas, orales o escritas. Como ahora no soy profesor ni profesional en traducción, me limito a contar mi experiencia en el contacto con el idioma, donde he encontrado dificultades casi insuperables.

Al traducir, uno de los problemas que me han fascinado donde la palabra oral y la grafía pierde todo su contenido, ha sido en los aforismos, dichos y expresiones, ejemplo de ello: «Vale más pájaro en mano que ciento volando». Sería un error traducir: «Un oiseau en main vaut plus que cent volant». En este caso la única herramienta válida para la transposición significativa es un Equivalente, he aquí el más cercano: «Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras». Otros ejemplos: «Camarón que se duerme se lo lleva la corriente» = «Qui paie ses dettes s'enrichit»; «El silencio es más elocuente que la palabra» = «La Parole est d'argent, mais le silence est d'or»; «Matar dos pájaros de un solo tiro» = «Faire d'une pierre deux coups»; «De tal palo tal astilla» = «Tel père, tel fils», etc. Otro aspecto de la traducción concierne a las exclamaciones; en el libro de poesía de Ilio Novellino *Le papier de la nuit*, página 125, *coño* aparece literalmente como gata, la hemos traspuesto en ¡mierda!, igualmente hubiéramos podido usar puta, pero en ningún caso gata:

Fue la prestidigitación de la miel corriendo por el orbe
Y digo coño cuando veo la hora de dormir o estudiar,

Comme je l'ai noté, les langues ont des phénoménologies presque insurmontables. Ce qui est bien illustré par le poème onomatopéique de Humberto Ak'Abal, en langue *K'iche*, où le vers est mimétique car il imite le chant de plusieurs oiseaux, comme le font traditionnellement les Mayas, mais s'inspire aussi de la vision du monde du paysan guatémaltèque ; les deux constituants impriment un trait d'altérité ou de syncrétisme qui annule le vers écrit, un délire de l'oralité qui invalide la périphrase en plaçant la traduction dans un espace vide de sens, car le poème est auditif non par la langue, mais par le son musical : l'instrument idéal est l'enregistrement ou l'encodage de la musique pour la transmettre et la perpétuer. Le texte onomatopéique occupe une place caractéristique dans la transposition, où il est absurde de penser aux questions sémantiques et grammaticales ; et que dire du style, de la forme et de la fidélité à l'auteur !

Lorsque nous avons consacré une édition de la revue *Vericuetos* au Guatemala, nous avons fait des découvertes insoupçonnées, en discussions avec le compilateur José Mejía sur les contenus des différents textes. C'est à ce moment-là qu'il m'est venu l'idée de faire un voyage phonétique imaginaire avec un coq que j'ai reçu dans une des 22 ethnies mayas qui parlent des dialectes maya différents du protomaya. En découvrant comment le coq chante dans le peuple *pocoman*, une femme autochtone m'a dit que là-bas, le coq ne chantait pas, mais qu'il pleurait ; j'ai eu l'idée de donner un nom à l'oiseau, je l'ai appelé Bermejo, nous avons déménagé et dormi dans un quartier de la capitale du pays, là il n'a pas pleuré, mais cette fois il a chanté ce que les hispanophones traduisent par *kikirí*. Nous avons passé la nuit à New York, il a répété le chant, sous la forme *cock-a-doodle-do* et à Paris « cocorico ».

Il est évident que le coq chante la même chose sans dépendre de l'endroit où il se trouve ; cela montre que les langues sont des constructions arbitraires, où règne une part d'illogique que possède la communication de la parole humaine et donc la traduction. Celle-ci présente donc aussi un contenu arbitraire et parfois inhabituel et même absurde, comme le fait que le même coq, faisant la même chose, pleure dans certaines langues, tandis que dans d'autres, il chante joyeusement ; ce qui arrive avec l'interprétation de toutes les onomatopées.

Como lo he anotado, los idiomas presentan fenomenologías casi insuperables. Esto lo he encontrado en el poema onomatopéico de Humberto Ak'Abal en idioma k'iche, donde el verso se mimetiza por los diversos cantos de distintos pájaros, siendo una tradición entre los mayas, inspirándose también en la visión del mundo del campesino guatemalteco; los dos constituyentes le imprimen un rasgo de alteridad o de sincretismo que anula el verso escrito; convirtiendo en delirio la oralidad que invalida con ello la perífrasis, ubicando la traducción en un espacio vacío de sentido, puesto que el poema es auditivo, no por lenguaje, sino mediante el sonido musical. El instrumento ideal para registrarlo es la grafía de la codificación de la música que lo trasmite y perpetúa. El texto onomatopéico ocupa un lugar característico en la trasposición, donde es un absurdo pensar en asuntos semánticos y gramaticales; qué decir del estilo, de la forma y de la fidelidad al autor!

Cuando le dedicamos una edición de la revista *Vericuetos* a Guatemala, logramos descubrimientos insospechados en discusiones con el compilador José Mejía sobre los contenidos de los diferentes originales. Fue en este momento que tuve la idea de hacer un viaje fonético imaginario, con un gallo que había recibido de una de las 22 etnias mayas que hablan dialectos mayas diferentes al protomaya; descubriendo cómo el gallo canta en el pueblo pocoman, donde una mujer autóctona me dijo que allá el gallo no cantaba sino que lloraba. Me llegó la idea de ponerle un nombre al emplumado y lo nombré Bermejo. Partimos y ya oscuro dormimos en un barrio de la capital del país, aquí no lloró sino que cantó a la manera que los hispano parlantes traducen por *quiquiriquí*. La noche que dormimos en Nueva York, repitió su canto sobre la forma de *cock-a-doodle-do*, y en París *cocorico*.

Es evidente que el gallo canta siempre igual, al margen del lugar donde se encuentre, esto demuestra que los idiomas son construcciones arbitrarias, donde reina de una parte el sentido ilógico que posee la palabra humana y por ende la traducción, siendo la trasposición en su contenido un caprichoso, a veces inhabitual y mismo absurdo; como lo hace el mismo gallo haciendo la misma cosa, llora en ciertos idiomas, mientras que en otros canta alegremente; el fenómeno se repite y es igual en todas las onomatopeyas.





En ce qui concerne la prose, de nombreux obstacles se posent, en particulier dans les argots qui nous ont conduits, Mejía et moi à exclure certains textes en raison des purismes littéraires guatémaltèques qui, étaient de son fait, en raison de cette existence de mots propres à l'espagnol guatémaltèque sans aucun lien avec la langue de la métropole : *canche* signifie « blond » ; *ishto* « enfant » ; *chay* « tesson de verre » ; *caxlan* « métis » ; dans ce mot, l'orthographe ne correspond pas à la prononciation, dans la vie quotidienne, tout le monde dit [cassilane] avec un *i*. C'est Maximiliano Araujo, Guatémaltèque et amoureux du sujet, qui nous a aidés à résoudre ces questions. Je me concentrerai sur le terme *ladino*, un des plus problématiques, si ce qui est recherché est la fidélité à la langue en raison de ses sens différents dans la réalité. Traduire *ladino* par « métis », comme me le proposaient certains intellectuels, est une erreur, car au Guatemala, *ladino* s'applique à des personnes d'origine ethnique différente qui ont l'espagnol comme langue maternelle.

C'est le cas des Allemands de ce pays qui ne se sont pas mélangés depuis plusieurs générations et qui par conséquent sont blancs comme leurs compatriotes de Bavière ; la même condition est présentée par des communautés noires et quelques petits groupes mayas, où les mélanges sont inexistantes. Dans cette nation, le terme ladinisation est utilisé pour désigner la phénoménologie en question, présentant une particularité complexe dans sa signification, puisque la racine vient du latin *latinus* ; c'est un concept utilisé dans différents lieux avec des significations dissemblables qui ont des applications distinctes en espagnol ; comme adjectif, il peut désigner une personne intelligente ou sournoise ; il est synonyme aussi de polyglotte. En Espagne en 1400, *ladino* désignait le juif sépharade. Au XVII^e siècle, les esclaves noirs étaient appelés *ladinos* s'ils étaient nés aux Amériques et *bozales* pour ceux nés en Afrique. Donc un traducteur se retrouve devant une gamme de sens différents, si l'on prend en compte un autre aspect, celui de la République guatémaltèque, qui est composée de quatre peuples où les *ladinos* acquièrent officiellement cette catégorie, occupant la première place avec 54% de la population qui ne parle que l'espagnol, tandis que la deuxième place correspond aux 22 groupes ethniques mayas qui parlent chacun leur propre langue ; il sont suivis par les Indiens *chinca* qui ont vécu avec les Mayas depuis toujours ; enfin le *garifuna* est une langue créole parlée dans les îlots de la côte atlantique avec des mots espagnols, maya et africains. ■

En cuanto a la prosa concierne, los obstáculos fueron numerosos, muy particularmente en el argot que nos condujo, tanto a Mejía como a mí, a excluir ciertos textos en razón del purismo literario guatemalteco en los hechos, a causa de la existencia de palabras propias en el español de Guatemala sin ningún nexo con el idioma de la metrópoli: *canche* significa “rubio”; *ishto* “niño”; *chay* “pedazos de vidrio roto”; *caxlan* “mestizo”. En esta palabra la ortografía no corresponde a la pronunciación, en la vida diaria todo el mundo dice *caxilan* con una *i*. Fue Maximiliano Araujo guatemalteco y apasionado del tema que nos ayudó a superar los escollos. Me detendré en el vocablo *ladino*, uno de los más problemáticos, si lo que se busca es la fidelidad idiomática a causa de sus distintas realidades. Traducir *ladino* por “mestizo” como me lo proponían ciertos intelectuales, es un error, porque en Guatemala *ladino* son todas las personas de origen étnico diferente que han escogido el español como lengua materna.

Es el caso de los alemanes guatemaltecos que por generaciones durante años no se han mezclado, y en consecuencia son tan blancos como sus compatriotas de Baviera; la misma condición presentan las comunidades negras y pequeños grupos mayas donde las mezclas son inexistentes. En esta nación el término ladinización es utilizado para designar la fenomenología en explicación, en la cual sobresale una particularidad compleja en su contenido, comenzado por la raíz que viene del latin *latinus*, vocablo que convertido en concepto es usado en diferentes lugares con significaciones indistintas aplicadas al español; como adjetivo puede referirse a una persona inteligente o sumisa; es también sinónimo de políglota. En la España de 1400, *ladino* hacía referencia a los judíos sefarditas; en el siglo XVII los esclavos negros eran llamados *ladinos*, pero si habían nacido en América se les nombraba *bozales*, para diferenciarlos de los nacidos en África. Entonces un traductor se ve abocado a una gama de significados muy distintos; más aún, si se tiene en cuenta que la república de Guatemala la constituyen cuatro pueblos, donde los *ladinos* adquieren esta categoría ocupando el primer lugar con 54% de la población que solamente habla el español, mientras que el segundo lugar lo ocupan los 22 grupos étnicos mayas, quienes hablan cada uno su propio idioma; les siguen los indígenas *chinca* que han vivido junto a los mayas desde siempre, finalizan los *garifuna* que hablan un idioma creole en los islotes de la costa atlántica, mezclando palabras españolas, mayas y africanas. ■